

Un voyage ethnographique

Est ce à un voyage d'études ethnographique sur les populations en voie de disparition que la Maison de la Culture Yiddish et Valiske ⁽¹⁾ nous ont convié ?

On pourrait le croire après avoir rencontré les Tatars de l'extrême Pologne, les Karaites de la Lituanie profonde, parcouru Bialystok la ville sans Juifs et rencontré ceux qui s'efforcent de survivre à Vilnius et à Kaunas. Si on ajoute à cette liste l'Espéranto qui eut son heure de gloire dans l'entre-deux guerres et pour lequel on a du mal à croire qu'il y a encore de grandes espérances, on serait fondé de le croire.

Les Tatars se sont installés en Pologne vers la fin du 17^{ème} siècle à la suite d'un différent financier avec un de ces rois de Pologne qui avaient besoin d'eux pour combattre, selon les cas, les Suédois au Nord ou les Turcs au sud. "Point d'argent, point de Tatars". A défaut de monnaies sonnantes et trébuchantes on leur a donné des terres. Le sabre dans une main, le soc dans l'autre ils se sont acclimatés au point d'endosser des noms à consonance polonaise.



Le jeune Tatar qui nous a reçu dans sa jolie mosquée verte, nous a expliqué qu'il ne parlait plus la langue tatare qui s'est perdue corps et biens dans les marais polonais, et qu'il ne parlait pas, non plus, l'arabe ce qui lui posait quelques problèmes pour lire le Coran. Il y a tout de même appris qu'il avait le droit à quatre épouses, mais comme la sienne est biélorusse, il ne semble pas qu'elle soit disposée à le suivre dans cette voie...

Entre les deux guerres mondiales, il y aurait eu 12000 Tatars dans ces régions nordiques. Ils sont actuellement un peu moins nombreux, répartis entre la Pologne, la Lituanie et surtout la Biélorussie.

Il est intéressant de signaler que si le gros des bataillons tatars qui vivaient en Crimée a été déporté par le pouvoir soviétique en 1944, les Tatars polonais n'ont jamais été inquiété ni par les Allemands - ils n'étaient pas Juifs - ni par le gouvernement communiste polonais à qui ils ont servi d'ornement dans une vitrine multinationale bien vide après 1945.

La majorité des Tatars de la région vivent à Bialystok, ville dont la gloire locale est le Docteur Zamenhof. Celui-ci, pensant que la barrière principale entre les différentes communautés qui cohabitaient non seulement dans sa la ville – dont 70 % de Juifs – mais également dans le monde était la langue, forgea un langage nouveau, l'Espéranto qui a encore ses missionnaires et ses fans. Nombre de ceux-ci nous avaient précédé de quelques jours pour un congrès

(1) Valiske est une association spécialisée dans le tourisme à thématique juive.

dans cette ville qui si elle ne comporte plus de Juifs héberge, par contre, un fort contingent de Biélorusses.

Bialystok était une ville industrielle bâtie sur l'industrie textile. Lors de l'invasion de la Pologne, la Wehrmacht l'atteignit le 15 septembre 1939 soit quinze jours après le début des hostilités, mais comme elle était incluse dans la zone dévolue aux Soviétiques par les accords secrets Molotov-Ribbentrop, elle s'en retira huit jours plus tard pour laisser la place à l'Armée Rouge. Ce jour là les Nazis montrèrent aux Soviétiques qu'ils étaient gens de parole, et ces derniers crurent sans doute que cette avancée vers l'ouest leur donnait un atout supplémentaire au cas ou...

L'avenir montra que cet atout ne valait pas grand-chose et lors du déclenchement de l'opération Barbarossa qui porta la Wehrmacht jusqu'aux portes de Moscou., il ne fallut que cinq jours aux Nazis pour reprendre pied à Bialystok, où dès le lendemain de leur arrivée ils commencèrent à exercer leurs talents en incendiant la Grande Synagogue après y avoir enfermé 2000 Juifs. Le ghetto qui comportait un tiers des habitants de la ville fut transformé en camp de travail pour l'armée allemande et cette situation fit croire à certains qu'ils étaient, de ce fait, protégés du pire. La décision de liquider complètement le ghetto fut prise en août 1943. Une insurrection éclata, mais les Nazis échaudés par ce qui s'était passé au mois de mai précédent à Varsovie y mirent immédiatement les moyens nécessaires et la résistance fut écrasée en quelques jours. Une place, sur les lieux du vieux cimetière juif démoli en 1968 pour permettre, soit disant, la construction d'immeubles d'habitation qui ne le furent jamais, porte le nom de Mordechai Tennebaum qui dirigea l'insurrection. Une autre rue rappelle Ichok Malamed qui, à défaut d'autres armes, aspergea les SS avec de l'acide sulfurique.

Tout ceci nous fut raconté par un historien polonais local, Tomasz Wisniewski, qui passe son temps à relever les pierres tombales du cimetière juif, et à entretenir la mémoire de ce qui fût. Ce Bialystok juif dont la poignante nostalgie est tout entière dans cette chanson yiddish "*Bialystok mein heim*" que nous avons entendu dans le car, chantée par Talila, aux approches de la ville.

Les Juifs polonais, dont nous n'avons vu à Bialystok que les tombes, nous ne les avons pas rencontrés non plus dans les petites villes de la région. A Tycocin, petit bourg engourdi dominée par une église baroque du 18^{ème} siècle, notre progression fut stoppée par Tsahal qui, plus matinale que nous, avait pris possession de l'ex-synagogue transformée en musée. Cette synagogue qui date elle du 16^{ème} siècle, n'a pas été préservée par l'armée en question mais parce que les nazis ont, durant l'occupation, allié l'utile au blasphème en l'utilisant comme porcherie.

La grande Synagogue de **Krynki**, elle n'a pas été préservée, elle a été détruite en 1944 et achevée à la dynamite en 1971. C'est bien dommage car elle aurait pu nous raconter comment les ouvriers de la ville se réunissaient sous son toit pour discuter de l'avenir du monde en cette période troublée qui précéda la révolution russe de 1905. Les eaux de la Krinka, devaient être d'excellente qualité pour que des tanneries installent ici, créant ipso facto, des ouvriers tanneurs et par voie de conséquence des organisations ouvrières.

C'est ainsi que ces tanneurs, organisés au sein du Bund, proclamèrent durant l'effervescence de 1905 une République autonome de Krynki. Six mille descendants de ces républicains d'un jour, périrent à Treblinka en 1942. La petite ville assoupie, à quelques verstes de la frontière avec la Belarus, ne comporte plus désormais ni tanneurs ni Juifs.

La synagogue de **Sejni**, elle, a repris du service. Utilisée durant la période communiste pour le stockage de produits chimiques, elle a été confiée par la municipalité à une Fondation culturelle qui se veut être un trait d'union entre les populations qui vivent dans cette ville frontière aux limites de la Lituanie et de la Belarus.

La Fondation, créée en 1990, s'est dotée d'un "**Centre de documentation des cultures des frontières**" qui après s'être intéressé aux frontières toutes proches semble vouloir s'élargir à des frontières plus lointaines...en attendant le monde sans frontières dont avaient sans doute rêvé les Bundistes de Krinsky.

La ville d'où les Juifs ont totalement disparu, comportent une forte minorité lituanienne et nombre de Biélorusses. Les Lithuaniens ont, depuis quelques années, obtenu la possibilité d'ouvrir une école dans leur langue et il est difficile d'oublier qu'il y eut en 1920 un affrontement entre les Lithuaniens et les Polonais qui s'emparèrent manu militari de Vilno que les premiers récupérèrent en 1945 pour en faire leur capitale.

Vilno, "La Jérusalem du Nord", maintenant Vilnius, la ville qui fait fantasmer les Ashkénazes du monde entier ! Il a tellement eu de choses écrites sur cette ville qu'on serait presque déçu en s'installant dans un Novotel flambant neuf qui ressemble à celui de la porte de Bagnolet à Paris. Ni le Gaon de Vilno, ni les écrivains de l'avant-garde juive de l'entre deux guerres ne nous attendaient. Le premier a le droit à un buste en marbre dont certains disent qu'il ressemble à Karl Marx, des seconds il reste quelques œuvres marquantes comme le "*Chant des partisans du ghetto*" de Hirsh Glick qui est devenu l'hymne de la résistance juive, et ce poignant poème d' Abraham Suskever, "*Un brin d'herbe de Ponar*", que nous a lu dans le car du retour, une de nos yiddishistes. Car en entrant en Lituanie nous avons retrouvé des Juifs et le Yiddish. A Vilnius il existe une communauté juive active et nous avons eu le droit à une démonstration, non pas en yiddish mais en anglais, d'un remarquable jeune homme qui aurait bien fait de nous des Juifs, si nous ne l'étions déjà pour la plupart.

Une survivante du ghetto de Vilno qui avait 20 ans en 1942 – faites le compte – nous a menés, tambour battant, au travers de la ville et au travers des différentes salles du musée où sont retracés la vie et la mort des 60 000 Juifs de Vilno. La plupart de ces morts ont été abattus dans le bois de Ponar. Les industriels nazis de la mort avaient trouvé là des fosses toutes prêtes, que les Soviétiques avaient creusées pour y implanter un stockage de kérosène. Les réservoirs ne furent jamais mis en place. Ils furent remplacés par des cadavres. Cent mille cadavres. En majorité des Juifs de Vilno, mais aussi des Juifs venus d'ailleurs, des Polonais, des Russes, des Tsiganes.

Dans ce lieu, six ou sept monuments rappellent les drames de l'extermination. On va de l'un à l'autre essayant de lire ce qui est gravé sur les pierres, sachant pertinemment que ce déchiffrement ne nous apprendra rien de plus que ce que nous savons déjà, l'image d'enfants, de femmes et d'hommes,

debout au bord de ces cuvettes avant qu'une rafale de mitraillette ne les fasse basculer pour toujours.

Les nazis qui étaient des gens méticuleux notaient soigneusement le nombre de leurs victimes. Nous avons pu voir au musée une de ces listes où ils indiquaient la qualité de leurs victimes, juifs, résistant ou prisonnier de guerre, avec pour les Juifs une distinction entre hommes, femmes et enfants. Leur promotion dans l'organisation assassine dépendait sans doute de leur bilan comptable.

A **Kaunas**, capitale de la Lituanie quand Vilnius était aux mains des Polonais, les nazis n'eurent pas besoin de chercher une forêt pour leurs basses œuvres. Un tsar de toutes les Russies y avait érigé des forts destinés à contenir la poussée prussienne. L'un d'eux, le Fort n° 9 fut transformé en prison par les nazis et ses alentours en lieux d'exécution. C'est là que furent exécutés les Juifs en provenance de France par le convoi qui quitta Drancy le 15 mai 1944. Convoi initialement destiné à Auschwitz mais qui fut dérouter sur Kaunas probablement pour cause de surcharge de travail. Un énorme monument y fut érigé en 1984, c'est-à-dire en fin de période soviétique et les bras, les poings et les visages qui se détachent d'une matrice en béton strié qui rappelle le bois, ne sont pas sans évoquer Guernica.



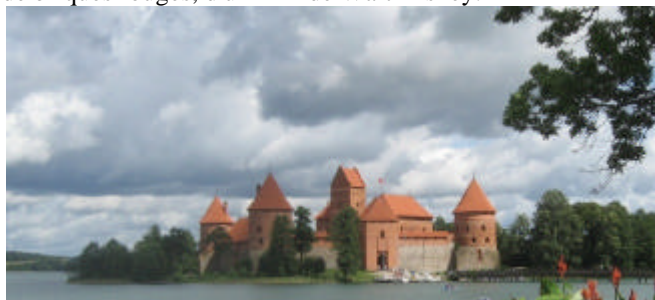
Les Juifs de Kaunas furent parqués dans un ghetto de l'autre côté de la Neris, affluent du Niémen, qui traverse la ville. Le Niémen qui donna son nom à la célèbre escadrille française Normandie-Niémen qui s'illustra, durant la seconde guerre mondiale, dans les combats aériens sur le front est.

D'après ce que nous a dit notre guide, il n'était pas très difficile de sortir du ghetto, le problème était plutôt de trouver un hébergement à l'extérieur. Nous avons rencontré ainsi une dame qui, enfant, a été sortie et sauvée par un réseau de femmes de toutes nationalités. Son histoire a été raconté dans un livre⁽²⁾ exposé dans une des vitrines du musée, non loin des panneaux consacrés au diplomate japonais Sempo Sugihara qui sauva des centaines de Juifs en délivrant, à tour de bras, des visas pour l'Extrême Orient. S'il n'était pas difficile de sortir du ghetto, il n'était pas non plus trop difficile d'y entrer. C'est ce que fit une partie des soixante quatre évadés du fort n°9, dont notre guide, Chaïm, nous conta en suivant leurs traces, l'évasion. Ce retour au ghetto leur permit de prendre contact avec la résistance, ce qui leur sauva, pour certains, la vie.

Avant d'atteindre Kaunas, nous avons fait un détour chez les Karaites, population en provenance, comme les Tatars, de Crimée, qu'un Grand Duc de Lituanie fit venir, à la fin du 14ème siècle, pour les installer à des fins défensives, autour de son château.

(2) Le livre « Cette enfant doit vivre » est paru en français aux éditions Acte Sud en 2002

Ce château qui trône sur une île à une encablure de la petite ville de **Trakai** semble sortir, avec ses murs et ses toitures de briques rouges, d'un film de Walt Disney.



Les Karaïtes pratiquent une religion proche, mais différente, du Judaïsme car s'ils reconnaissent la Bible, ils rejettent tout autre texte. Ils posèrent un problème de fond aux nazis qui, comme chacun sait, travaillaient sur des bases scientifiques et rigoureuses. Une commission se mit donc au travail quelque part en Allemagne pour décider si les Karaïtes étaient juifs ou ne l'étaient pas. La décision tomba, les Karaïtes ne pouvaient être Juifs puisqu'ils étaient Turcs. Les Karaïtes de Lituanie échappèrent donc à la mort, mais ce jugement de Salomon arriva trop tard en Ukraine où des Karaïtes furent exterminés par un Einsatzgruppe qui n'avait pas pris le temps de se pencher sur ces questions théoriques.

Si l'ethnographie est l'étude des sociétés humaines, ces sociétés sont, composées d'hommes et de femmes, et ceux que nous avons rencontrés au cours de notre voyage "valaient le détour". Depuis ce beau et jeune Polonais de Tykocyn qui s'est retrouvé des racines juives en passant par notre cicérone de Bialystok qui s'obstine à faire revivre la mémoire juive de la région, jusqu'aux Yiddischistes de Lituanie - notre infatigable guide de Vilnius et celui intarissable de Kaunas – nous avons été gâté. Et comment ne pas admirer le Directeur de Fondation de Sejni, ce Polonais qui depuis vingt ans, dans une région, où on ne l'attendait pas à bras ouverts, s'efforce de faire revivre la mémoire juive et de créer des liens entre des communautés qui subsistent encore aux marges de cette Pologne que le génocide nazi, les déplacements de populations qui ont suivi la guerre et vingt-cinq ans de silence communiste n'ont pas réussi à rendre complètement monolithique.

Ceci nous amène tout naturellement, à la question de l'antisémitisme actuel. Elle a été soulevée plusieurs fois lors de nos rencontres, à Bialystok, à Kaunas, dans le car. L'un de nous a fait remarqué que si un pays était incapable de prendre en charge son passé, c'était surtout pour lui que c'était dommageable. On parlait de la Pologne. Au risque de passer pour un optimiste, ce que je ne suis loin d'être, il me semble que la Pologne est en train d'assumer ce passé. Que ce soit le discours du Président de la République à Jedwabne le 10 juillet 2001, jour anniversaire du massacre perpétré en 1941 par des Polonais dans cette petite ville ⁽³⁾, que ce soit les manifestations qui ont eu lieu à Lodz pour le 65ème anniversaire de la liquidation du Ghetto et auxquelles j'ai pu assister partiellement après le départ du groupe, que ce soit la floraison des Festivals de Cultures Juives dans les principales villes de Pologne, tout laisse croire, ou en tous cas espérer, que la Pologne ne restera pas pour les Juifs ce pays maudit, où cahin-caha, ils ont tout de même vécu pendant six siècles.

Isidore Jacobowicz

(3) Voir "Les Voisins" de Jan.T. Gross (A.Fayard 2002) qui relate ce qui s'est passé à Jedwabne

Béatitude ?

Si Benoit XVI réussit dans son projet de béatifier Pie XII, les sourds muets pourront prendre ce dernier comme Saint Patron, car si la destruction des Juifs d'Europe s'est faite dans le silence des Nations, celui du Vatican fût particulièrement assourdissant.

On nous rresservira, bien sûr, des arguments répétés à satiété du genre : Pie XII n'a rien fait car il craignait que les nazis ne s'en prennent aux Catholiques allemands. Les Catholiques allemands lui avaient pourtant montré la voie du courage quand ils se sont opposés en 1941, avec quelques succès, à l'euthanasie en masse des enfants handicapés décrétés par les nazis dans leur plan T4 d'amélioration de la race aryenne. D'ailleurs Pie XII a-t-il dit quelque chose lorsque les hitlériens ont entrepris l'extermination des Tsiganes catholiques ou des notables catholiques polonais dès l'invasion de la Pologne par la Wehrmacht ? On nous dira, oui maisPie XII a réussi à sauver quelques Juifs de Rome ! De quel poids cela pèse-t-il par rapport à l'impact qu'aurait eu une intervention publique du Vatican ?

Il suffit de se rappeler que le courage du Cardinal Saliège archevêque de Toulouse, et de Monseigneur Théas, évêque de Cahors, a permis presque immédiatement l'ouverture des portes des couvents du sud-ouest de la France où des dizaines d'enfants juifs ont trouvé refuge. Les religieuses de Notre Dame de Sion n'écoutant que leur cœur et leur courage ont couvert de leur voile, des Juifs dans la tourmente comme notre amie Doris Bensimon.

Il se dit que Pie XII se réfugiait dans la prière. Bien que cela soit assez difficile à croire, on se dit que s'il priait, il devait simultanément avoir mis des boules quiès, car comment son Dieu d'amour et de miséricorde ne lui aurait-il pas répondu qu'il fallait qu'il fasse quelque chose pour les millions d'enfants innocents que l'on menait aux chambres à gaz.

Il y a de quoi rester béat devant cette démarche précédée il y a peu, par l'affaire de l'Evêque révisionniste Williamson.

I.J.

La Lettre de L.D.J.- janvier –février 2010

Rédaction et administration

275 rue des Pyrénées 75020 Paris

Directeur de la publication: Marlène Celermajer

Comité de lecture :

Irène Wekstein, Armand Levy, Isidore Jacobowicz

Flora Novodorsqui, Simone Simon,

Marlène Celermajer

Copytoo 281 rue des Pyrénées 75020 Paris

Dépôt légal à la parution ISSN 1145-0584